R.S. O'Fahey, *Enigmatic Saint. Ahmad ibn Idris and the Idrisi Tradition.* London, Hurst & Company, 1990. 261 p. + XIII, cartes, index.

Cet ouvrage, qui repose sur une vaste documentation réunie par l'auteur et un groupe de chercheurs des universités de Bergen et de Khartoum notamment, propose une approche biographique du mouvement de renouveau qui s'est manifesté dans le soufisme à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle : quatre chapitres sont consacrés au šayḫ Aḥmad ibn Idrīs, né aux environs de Fès vers 1750, figure majeure de ce mouvement, mais savant religieux et mystique « énigmatique », dont l'œuvre écrite très mince et les sources disponibles expliquent encore mal l'influence considérable à l'époque, d'Afrique du Nord à l'Indonésie, d'Europe du Sud à la côté orientale de l'Afrique noire. Quatre autres chapitres, « la tradition idriside », concernent ceux qui se sont réclamés de son héritage spirituel (ses fils et ses disciples) pour fonder de nouvelles confréries ou pour enseigner. La démarche de l'auteur, dans ces chapitres, demeure centrée sur les destinées individuelles, allant des grandes figures de la première génération, comme al-Sanūsī et al-Mīrġanī, à la multiplicité de personnages plus discrets qui ont également contribué à véhiculer l'influence du šayḫ maghrébin jusqu'aux confins du monde musulman.

Dans une courte préface, l'auteur précise que cet ouvrage constitue la première partie d'une recherche plus vaste sur le šayḫ Aḥmad ibn Idrīs. En fait, les sources étant à ce jour peu nombreuses et éparpillées, tenter cette biographie dans les règles de l'histoire positiviste occidentale est une gageure : dans les textes, en effet, laconiques et retranchés derrière les codes en usage, Ibn Idrīs émerge d'emblée « canonisé » et rien n'est dit, au-delà des généralités, de son milieu d'origine, de sa famille, de ses itinéraires, de ses conditions de vie matérielle, de son entourage personnel, de la vie interne de son cercle d'enseignement, etc. Toutes raisons pour lesquelles, d'ailleurs, R.S. O'Fahey n'a pas voulu s'aventurer dans une analyse « trop sociologique », ni tomber dans un schéma explicatif général d'école ou de mouvement que l'ensemble des données recueillies ne peut encore justifier.

Un premier chapitre, intitulé « Neo-sufism and Ibn Idrīs », examine la pertinence de ce terme, employé par plusieurs auteurs, pour caractériser le mouvement de renouveau soufi des XVIIIe-XIXe siècles, dont Aḥmad ibn Idrīs est considéré comme une des figures-clés, et auquel se rattachent des *ṭuruq* telles que la Tiǧāniyya, la Ḫatmiyya, la Sanūsiyya, la Rašīdiyya, la Ṣāliḥiyya, etc. Sur le plan de la doctrine, l'auteur considère que les divergences constatées entre Ibn Idrīs lui-même, son disciple al-Sanūsī, et Aḥmad al-Tiǧānī, notamment, sur des questions aussi fondamentales que celles de *ṭarīqa muḥammadiyya*, des modalités de l'initiation directe par le Prophète ou encore des rapports avec la pensée mystique et philosophique d'Ibn ʿArabī, n'ont pas été suffisamment étudiées pour permettre l'emploi d'une terminologie générale. En revanche, « néo-soufisme » peut être utilement employé dans un sens limité, pour désigner les nouvelles formes d'organisation confrérique centralisées qui sont apparues à cette époque, en particulier aux marges africaines du monde musulman où elles ont joué un rôle social et politique souvent important. C'est d'ailleurs le clivage marges de l'islam/terres centrales — où de telles formes organisationnelles en se sont pas développées — qui explique, pour l'auteur, que jusqu'ici Ibn Idrīs et ses continuateurs aient plutôt retenu l'attention des africanistes que

BCAI 8 (1992) R.S. O'Fahey: Enigmatic Saint. Ahmad ibn Idris and the Idrisi Tradition, recensé par N. Grandin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

celle des historiens du réformisme musulman des XVIIIe-XIXe siècles. En outre, les travaux de ces derniers étaient pour l'essentiel fondés sur un modèle théorique qui classait les mouvements en deux catégories, ceux qui s'accommodaient de l'Occident et ceux qui le rejetaient. Or Aḥmad ibn Idrīs, du moins en ce qui le concerne personnellement, semble avoir fait partie d'un troisième groupe, qui « ignorait » l'Ouest (p. 5), et dont l'activisme religieux était sous-tendu par la dynamique interne de sa propre société.

Avant d'aborder la biographie même d'Ibn Idrīs dans les chapitres 2-4, l'auteur procède à un bref examen critique de la littérature le concernant, depuis les premiers portraits, presque contemporains, publiés en arabe par des savants religieux yéménites et les ouvrages de *manāqib*, jusqu'à la « littérature de surveillance » de l'administration coloniale française (Depont et Coppolani, Rinn, Duveyrier, Le Châtelier), et enfin aux publications de chercheurs ou idéologues musulmans des temps présents, qui ont « récupéré » de diverses manières le réformisme du soufi maghrébin.

Les trois chapitres biographiques constituent un tour de force. Ils sont le fruit d'un dépouillement minutieux d'une documentation rare et avare, faites de sources externes et postérieures à la vie d'Ibn Idrīs pour la plupart, et de la formulation d'hypothèses historiques pour reconstituer la continuité. Ainsi, sur les « Années marocaines », celles de la formation religieuse et soufie du šayḫ, hormis une généalogie qui le place parmi les *ašrāf* ḥasanides du Maroc et dans la dynastie idrīside qui domina Fès en 788-974, l'auteur n'a disposé d'aucune source qui le renseigne directement sur des points importants, comme les relations d'Ibn Idrīs avec les différents milieux religieux locaux ou avec le pouvoir politique, ou encore comme les raisons qui l'ont poussé à quitter le Maroc en 1798. Le chapitre qui suit, « Les années obscures », concerne la vie d'Ibn Idrīs entre 1798 et 1827/1828, période qu'il passa dans les Lieux saints et en séjours en Haute Égypte. Sur ces années encore, qui furent, estime R.S. O'Fahey (p. 51), les plus importantes pour le rayonnement de son influence dans le monde musulman, des sources insuffisantes, et souvent hagiographiques, ont rendu difficile jusqu'à l'établissement d'une chronologie de ses voyages en Haute Égypte, et laissent dans l'ombre les motifs qui le poussèrent à s'intéresser à cette région en particulier. Quant à ses activités à La Mecque, aux controverses que suscita son enseignement, aux relations qu'il eut, à différents moments, avec les pouvoirs en place, les *'ulamā'*, le Šarīf de La Mecque, les Wahhābites et enfin les forces de Muḥammad 'Alī, Pacha d'Égypte, aux circonstances qui amenèrent à lui deux de ses plus proches disciples, tous ces points restent encore mal documentés, comme d'ailleurs les événements qui provoquèrent son installation au Yémen. Ce chapitre 3, après un bref repérage de ceux qui vinrent étudier, notamment d'Afrique musulmane, sous sa direction à cette époque, se termine par une réflexion sur la nature de la *ṭarīqa* d'Ibn Idrīs, en rapport avec l'action missionnaire du maître en Afrique et sur l'origine de l'hostilité des *'ulamā'* mecquois à son égard, réflexion appuyée sur des extraits de textes (traduits ici) indiquant certaines de ses positions doctrinales (*iǧtihād*, rejet du *taqlīd* et de toute division de l'Islam, etc.). Le chapitre 4, « Les dernières années », est basé sur des sources yéménites contemporaines ou presque, qui permettent cette fois d'entrevoir le contenu, les méthodes et le style d'enseignement et de prédication d'Aḥmad Ibn Idrīs durant son séjour au Yémen. L'auteur a pu établir que, dans une première période allant de 1827-1828 à 1830, le maître fit de nombreux déplacements le long de la côte yéménite,

BCAI 8 (1992) R.S. O'Fahey: Enigmatic Saint. Ahmad ibn Idris and the Idrisi Tradition, recensé par N. Grandin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

au cours desquels il rencontra diverses personnalités religieuses et rassembla des étudiants autour de lui, dont certains ont pu être identifiés. Puis, à partir de 1830 et jusqu'à sa mort en 1837, Ibn Idrīs demeura en ʿAsīr, à Ṣabyā. Sur ces années-là, l'essentiel des informations dont l'auteur a disposé provient de sources manuscrites, en particulier des récits d'al-Ḥasan ʿĀkiš, un jeune lettré yéménite qui s'attacha dès 1830 au šayḫ marocain. On lui doit de connaître, notamment, la position du maître sur la question de la danse et la manière dont s'est déroulé, en 1832, le débat de Ṣabyā qui opposa Ibn Idrīs aux Wahhābites, en particulier sur la doctrine du *waḥdat al-wuǧūd* d'Ibn ʿArabī et sur le wahhābisme.

Aḥmad ibn Idrīs est mort en octobre 1837 à l'âge de 87-88 ans. Selon al-Ḥasan ʿĀkiš (p. 106), après sa mort, ses compagnons se dispersèrent et ce fut la fin de sa communauté. C'est à cette dispersion que s'intéresse ensuite R.S. O'Fahey dans un ensemble de chapitres concernant d'une part la famille du šayḫ, les *Adārisa* qui demeurèrent en ʿAsīr ou émigrèrent en Égypte et au Soudan; d'autre part les trois grands disciples, al-Sanūsī, al-Mīrġanī et Ibrāhīm al-Rašīd, qui revendiquèrent son héritage spirituel de façon exclusive et fondèrent en Afrique du Nord-Est des confréries nouvelles, plus centralisées et reposant sur une organisation sociale « de masse ». Enfin, un dernier chapitre sur cette « tradition idriside » est consacré aux divers disciples et étudiants moins connus, dont le réseau, dans l'Empire Ottoman et en Asie du Sud comme en Afrique, contribua également, directement ou à la génération suivante, à propager l'influence du maître et à conforter le renom de ses enseignements. Le lecteur se trouve là aux prises avec un foisonnement de personnages, de lieux, de dates, qui reflète les sources fragmentaires et d'origines diverses dont l'auteur a pu disposer et qu'il a ordonné au mieux dans un découpage géographique régional. Cet ensemble de chapitres sur les héritiers spirituels est précédé (p. 107-119) d'une intéressante tentative pour éclairer la nature de cette « tradition idriside » qui a ainsi essaimé, à partir de La Mecque, dans les périphéries du monde musulman au XIXe siècle : le maître maghrébin, animé par une pensée unitaire et pan-islamiste, a-t-il envisagé de créer une grande *ṭarīqa* organisée, comme certains l'ont supposé, trop rapidement selon R.S. O'Fahey, en se fondant sur son prosélytisme actif et les avatars de son héritage spirituel? Ou est-il demeuré, comme le suggèrent plutôt les sources et la brièveté de sa chaîne de transmetteurs šāḏilites, un inspiré, en communication directe avec le Prophète, un *muršid* éloigné du modèle « *silsila*, *sanad*, autorité du šayḫ » qui a été, en revanche, celui de son proche disciple al-Mīrġanī, fondateur de la Ḫatmiyya au Soudan? Quoi qu'il en soit, pour l'auteur, ni la querelle de succession qui a effectivement suivi la mort d'Ibn Idrīs, ni le fait que la Idrīsiyya, dans le nord-est de l'Afrique comme plus tard en Asie du Sud, ait toujours été une « voie » distincte des confréries filiales (Sanūsiyya, Ḫatmiyya, Rašīdiyya etc.), rien ne permet encore une conclusion « dogmatique » sur ces points essentiels.

Cette incertitude — et beaucoup d'autres — marquent ici les limites de l'approche biographique. Qui était donc, enfin, Aḥmad Ibn Idrīs? De quoi était fait « le génie spirituel » qui lui a permis, bien au-delà de sa mort, de demeurer la grande figure du réformisme soufi de son temps? Le chapitre final, « Vers un portrait intellectuel », où l'on trouve des extraits traduits des rares textes du šayḫ, poursuit, à travers ceux-ci, une originalité qui s'esquive et n'apporte guère de réponse. Force est de constater que cette saisie biographique par le haut de la tradition idriside, prise ici essentiellement comme un réseau d'échanges et de transmission

BCAI 8 (1992) R.S. O'Fahey: Enigmatic Saint. Ahmad ibn Idris and the Idrisi Tradition, recensé par N. Grandin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'un rayonnement religieux, de personne à personne, dans un espace ou un temps qui échappent à l'analyse, laisse à peu près entière l'énigme Ibn Idrīs, en dépit de l'impressionnante somme d'informations rassemblée. Une considérable bibliographie, destinée à être un outil de travail pour la recherche à venir, complète cet ouvrage.

Nicole GRANDIN
(E.H.E.S.S., Paris)

Sajida Sultana ALVI, *Advice on the Art of governance. Mauʿiẓah-i Jahāngīrī of Muḥammad Bāqir Najm-i Ṯānī : An Indo-Islamic Mirror for Princes.* Texte persan avec introduction, traduction et notes. New York, SUNY, 1989. 215 p., index.

La tradition des « Miroirs des Princes » en persan nous est maintenant bien connue grâce à des études constamment renouvelées et à des éditions et traductions de textes. Toutefois, ces efforts d'édition et ces études ont porté essentiellement sur les origines et sur les influences pré-islamiques (grecques et iraniennes), sur des ouvrages parfois repris de textes classiques en arabe, ainsi que sur les développements de cette tradition jusqu'au VIIe-XIIIe siècle, où fut rédigé par Naṣīr al-Dīn Ṭūsī (m. 1274) le *Aḫlāq-i Naṣīrī*, le plus important traité en persan sur l'éthique, l'économie et la politique, maintes fois imité ou « adapté » par des auteurs postérieurs [1]. Bien que fortement influencée par la tradition élaborée dans la culture iranienne, la composition de « Miroirs des Princes » occupe une place à part dans le contexte indo-musulman où les tenants du pouvoir doivent s'adapter au caractère multi-confessionnel du milieu ambiant. Cela apparaît particulièrement dans la culture moghole qui transcende les identités religieuse, linguistique et ethnique (voir l'*Introduction* de cet ouvrage, p. 9, avec réf. à J.F. Richards).

Alors que l'édition de textes indo-persans s'est considérablement ralentie (on publie souvent en « reprint » les anciennes éditions de la *Bibliotheca Indica* ou les traductions anglaises du XIXe siècle), S.S. Alvi a le mérite de nous fournir une édition critique, accompagnée d'une traduction anglaise, d'un texte très représentatif tant comme livre de conseils au prince que comme reflet ou « miroir » d'une époque, celle du règne de l'empereur moghol Ǧahāngīr (1605-1627). Précédé d'une *Introduction* sur les « Miroirs des Princes » indo-musulmans du XIIIe au XVIIe siècle, cet ouvrage comble une lacune importante de nos connaissances dans ce domaine [2]. En effet, à part le fameux *Ādāb al-ḥarb wa'l šaǧāʿa*, de Faḫr al-Dīn Mudabbir

1. La « somme » la plus remarquable sur l'ensemble des thèmes de la morale, des conseils aux gouvernants, des « Miroirs des princes » etc. est l'ouvrage de C.H. de Fouchécour, *Moralia. Les notions morales dans la littérature persane du IIIe/IXe au VIIe/XIIIe siècle*, Institut français de recherche en Iran. Bibliothèque iranienne n° 32, Éditions Recherche sur les Civilisations, synthèse n° 23, Paris 1986. Les principaux ouvrages d'éthique (*aḫlāq*) sont traités sous leurs titres respectifs dans l'*Encyclopaedia Iranica* qui comporte des articles génériques : *Aḫlāq*; *Andarz* (I, dans l'Iran pré-islamique; II, en néo-persan); *Andarznāma*; *Ethics* (par C.H. de Fouchécour, en préparation).

2. L'article *Aḫlāq* de l'*Encyclopaedia Iranica* (rédigé par Fazlur Rahman) n'aborde même pas ce genre dans la littérature indo-musulmane.

BCAI 8 (1992) R.S. O'Fahey: Enigmatic Saint. Ahmad ibn Idris and the Idrisi Tradition, recensé par N. Grandin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net